63
no.62

LA PIECE DE CABINET.

STANCES ENIGMATIQVES.

VOVS qui par le nectar de vos doctes n
ucilles
Adouciſſez le fiel des plus faſcheux ennu
Prenez le paſſe-temps d'entendre qui ie ſ
Et preſtez à ces vers le cœur & les oreilles.

Ie nais d'vn fort braſier & d'vn ſouffle traitable,
Et j'enfante ſans peine vn fruit qui tient du feu,
Qui par de vifs attraits s'acquiert vn doux aueu
Pour forcer le donjon de l'Ame raiſonnable.

I'ay fort peu de beauté, quoy qu'on me treuue bell
N'ayant rien que le ventre & la bouche & le cou:
Toutesfois mon amour rend tant de monde fou,
Qu'aux plus paiſibles lieux il ſeme la querelle.

Pour ſauuer des dangers le treſor que ie porte,
Vn art induſtrieux m'arme iuſqu'au goſier:
Vne belle tiſſure ou de iaec ou d'oſier,
Compoſe mes habits de differente ſorte.

L'on me void iuſqu'au cœur quand ie ſuis toute nuë,
Et l'œil qui me regarde, en moy meſme ſe peint;
Mais dans cet eſtat quelque eſtourdy m'atteint,
Mais du moindre choc il me briſe & me tuë.

Ie me plais neantmoins où ie ſuis harcelée,
M'y voyant à la fin tout le monde ſoumis:
Ceux que ie mets à bas, ſont mes meilleurs amis,
Et par fois nous tombons enſemble en la meſlée.

Chaque fois ſouuent ie reſſuſcite,
Perdant cent fois mon ſang, le recouurant cent fois;
En me careſſant trop, on ſe met aux abois,
Et plus ie fais de mal, d'autant plus on m'excite.

Ie ſçay comme Circé, l'art de metamorphoſe,
Pour transformer l'eſprit de tous mes Courtiſans,
Les rendant furieux, ou brutaux, ou plaiſans,
Selon que le climat, ou l'humeur les diſpoſe.

I'anime l'Eloquence, & n'en ſuis pas pourueüe;
Si l'on m'entend parler, ce n'eſt qu'en vomiſſant;
Mes trop frequens baiſers rendent l'homme impuiſſant,
Et font errer ſes pas en égarant ſa veüe.

D'vne humeur ſans pareille vn Dieu m'emplit le ve-
Le teignant tour à tour des aimables couleurs (*re,*
De la roſe & du lys les plus belles des fleurs :
Et le rouge & le blanc ſont chez moy dans leur centre.

Le pauure me tenant quand ie ſuis ainſi pleine,
Ne porte point d'enuie aux treſors de Crœſus,
Et traiſnant des ſouliers, & des bas deſcouſus,
Il marche auec orgueil comme vn grand Capitaine.

Auec mon elixir, le plus laſche courage
Triomphe quelquesfois des plus braues Guerriers ;
I'ay des foudres pour nuire aux plus dignes lauriers,
Et pour faire vn affront à leur illuſtre ombrage.

Sans moy ce Dieu fougueux qui preſide à la Guerre,
Verroit ſes gens ſans cœur errans à l'abandon ;
Et ce doux Aſſaſſin qu'on nomme Cupidon,
Verroit ſes traits ſans moy plus freſles que du verre.

On void fort peu la ioye aux lieux d'où ie m'abſente,
Et l'on void la Sageſſe où ie n'excede pas ;
Ie preſte à celle-cy quelquesfois des appas,
Animant ſes raiſons d'vne emphaſe puiſſante.

Caton, à ce qu'on dit, recherchant quelque pointe
Pour attirer les cœurs à ſuiure ſes diſcours,
La faiſoit mieux paroiſtre, & de miſe & de cours
Quand ma bouche s'eſtoit à la ſienne conjointe.

Ie me fais eſtimer la dixieſme des Muſes
Poliſſant les eſprits ſans beaucoup de façons;
Et les moindres Bergers font admirer leurs ſons
Quand mon enthouſiaſme enfle leurs cornemuſes.

Ie montre aux plus groſſiers vne amitié prodigue;
M'admettant à leur table ils joüiſſent de moy;
Là ie leur fais meſler tout à la bonne foy
Aux gazettes du temps cent contes de la Ligue.

Ie leur fais eſtaler d'vne grace authentique
Les guerres du paſſé, les ſieges du preſent,
Et leur fais penetrer en les ſubtiliſant,
Les deſſeins du futur par eſprit prophetique.

Mais les ingrats pour moy n'ont qu'vne amitié feinte,
Puis qu'ayant eſpuiſé mon ſang & mes eſpris,
Ils ne me voyent plus qu'auecque du meſpris
Tant que d'vn nouueau fruict ie redeuienne enceinte.

En effect, ſans ce fruict ie ſerois peu de choſe,
Et n'aurois pas ſujet de beaucoup me vanter;
Meſmes il pourroit bien dans mes flancs ſe gaſter
Si l'on ne m'ordonnoit d'auoir la bouche cloſe.

Ie ne ſuis que la gaine où ce glaiue liquide
Recele ſa valeur & cache ſa beauté:
Tant qu'il loge chez moy, i'ay de la vanité;
Lors qu'il en ſort, ie pleure, & deuiens toute aride.

Ie porte en le portant, poiſon, & medecine,
Selon que l'abus regne, ou la diſcretion;
Debitant le remede, & la corruption,
I'offenſe, & ie gueris la teſte & la poitrine.

C'eſt par luy qu'on me loüe, & que l'on me careſſe;
Luy ſeul fait que mon nom eſt par tout reueré;
Et que tant de mortels d'vn accent alteré
M'inuoquent au beſoin, comme quelque Deeſſe.

Le Voyageur laſſé, l'Artiſan hors d'haleine,
Et le Soldat recreu s'empreſſent pour m'auoir,
Sçachans que mon genie a l'excellent pouuoir
De reſueiller la force, & d'adoucir la peine.

S'il faut faire vn marché, l'on veut que ie m'en méle;
S'il s'agit d'vn contract, i'en conduis les reſſors;
Si parmy les plaideurs il ſe fait des accors,
Pour les mieux affermir il faut que ie les ſeele.

Le malade en ſon lict où la fiévre le mate,
Et le tient attaché d'vn rigoureux lien,
Souuent pour m'aborder rebute Galien,
Et priſe plus mon nom que celuy d'Hipocrate.

Pluſieurs pour m'accueillir me font des ſacrifices
De langues, de jambons, de fromages pourris,
Où l'on n'oit que mots gras entremeſlez de ris,
Et les plus doux encens n'y ſont que des eſpices.

Tout ce que la débauche a pris pour ſes amorces,
Ces fuſils de la ſoif, ces ragouſts parfumez,
Par qui les inteſtins ſont enfin conſumez,
Donnent à mes attraits de merueilleuſes forces.

I'ay par tout du renom, horſmis chez ces infames,
Dont l'orgueil s'eſt armé des cornes du Croiſſant:
Qui pour me teſmoigner vn cœur meſconnoiſſant,
Sont traiſtres à leurs corps auſſi bien qu'à leurs ames.

Ie triomphe en ces iours qui rameinent les feſtes
De ce folaſtre Dieu que l'on feint deux fois né,
Qui ne portant qu'vn dard de pampre enuironné,
Fit voir aux Indiens ſes premieres conqueſtes.

Ie n'ay pas moins d'honneur lors que la Canicule
Reſpandant ſes braſiers iuſqu'aux lieux plus ſecrets,
Fait que Diane ſuë aux plus fraiſches foreſts,
Et craint que Cupidon s'y gliſſant ne la brûle.

Alors mes bons amis prennent beaucoup de peines
Pour éloigner de moy les rayons du Soleil,
Et penſans m'obliger d'vn plaiſir nonpareil,
Ils me font vn beau lict du criſtal des fonteines.

Flotant autour de moy cet element m'agrée,
Mais ie ſouffre à regret qu'il penetre au dedans,
Parce qu'il rompt la pointe à mes boüillons ardans,
Dont vn cœur abatu s'éueille & ſe recrée.

Sa froideur me priuant de chaleur naturelle,
Priue mes nourriſſons de mes riches douceurs,
Qui rauiſſent la gloire au ruiſſeau des neuf Sœurs
En eſchauffant l'eſprit d'vne fureur plus belle.

Mais quand les inteſtins debiles ou malades
Se ſentent menacez de quelques maux ſanglans,
Pour moderer le Dieu que ie porte en mes flancs,
On me contraint par fois d'admettre les Nayades.

Ie ne ſçaurois pourtant treuuer bon ce meſlange,
Aimant mieux tenir ſeul ce Dieu qui me cherit,
Et fait qu'en tant de lieux tout le monde me rit,
Que tous les flots dorez du Pactole & du Gange.

Son odeur preferable au doux parfum des roſes,
Sçait donner à ma bouche vn baume precieux,
Pour qui les Dieux d'Ouide abandonnent les Cieux,
Et font de meilleurs tours qu'en ſes Metamorphoſes.

Ils quitent le nectar que verſe Ganymede,
Pour celuy que l'on gouſte en mes baiſers charmans;
Meſmes ce Iupiter le plus chaud des Amans,
Contre le mal d'amour cherche en moy du remede.

Apollon degouſté des liqueurs du Parnaſſe,
Qui n'eurent qu'vn cheual pour premier eſchanſon,
M'appelle quand il fait quelque bonne chanſon,
Et pour bien entonner, ardemment il m'embraſſe.

Cette eau de Castalie où l'on deuient Poëte
N'inspire à ses poumons qu'vn accent enrumé :
Mais quand il me courtise il se sent animé
D'vn air qui rend sa voix plus diuine & plus nette.

Les mignons de ce Dieu font par moy des miracles,
Et me doiuent l'honneur de leurs plus beaux desseins ;
Ma feconde vertu les produit par esseins ;
Et mon gazoüillement leur dicte des oracles.

C'est erreur de penser que dans la Poësie
L'on puisse reüssir à moins que de m'aymer ;
Tous ceux que mes appas ne peuuent enflammer
N'ont iamais qu'vne veine infertile & moisie.

Ce Lyrique excellent de la Muse Romaine
Que Mecene appelloit le Pindare Latin,
Eust-il pourueu ses vers d'vn si fameux destin
Si ma douce fureur n'eust enrichy sa veine?

Si tost que son esprit sentoit la pituite
Offusquer tant soit peu ses nobles fonctions,
I'accourois au secours de ses conceptions,
Dont il m'attribuoit la gloire & le merite.

Fuyant la medecine, & ses plus sçauans Maistres
Qui m'esloignoient de luy pour conseruer ses yeux,
Il iugeoit leurs auis, sots & pernicieux
De nuire au bastiment pour sauuer les feneſtres.